

1. Par où repartir ?

Après trois ans d'interruption due à la pandémie de Covid-19, nous avons repris notre Cours de Formation Monastique selon le programme établi que nous avons interrompu après le cours de 2019. Ces trois ans, surtout à partir du printemps 2020, ont été pour nous et le monde entier une période d'épreuve, d'angoisses, de désorientation qui n'est pas terminée, notamment en raison de la guerre en Ukraine qui a débuté à la fin du mois de février de cette année. L'humanité oscille entre le découragement et l'indifférence. Peut-être vivons-nous un peu comme au Xe siècle de notre ère, où, à l'approche de l'an 1000, alors que l'on craignait la fin du monde annoncée par l'Apocalypse, les gens vivaient entre la peur et la superficialité. Et nous, comment vivons-nous ce moment dramatique de l'histoire ? Comment vivons-nous notre vocation ? Nous sentons-nous responsables envers l'humanité, qui semble aller de plus en plus à la dérive, sans trouver un sens de la vie, sans espoir d'un avenir meilleur, sans solidarité entre les toujours plus pauvres et les toujours plus riches ?

En même temps, le Pape François, comme jadis les Papes qui l'ont précédé, est un appel fort à l'espérance et à vivre une foi véritablement engagée dans la charité envers les plus pauvres et les plus malheureux. Il nous demande de vivre notre vocation religieuse et monastique avec responsabilité envers l'Église, envers l'humanité et aussi envers l'univers créé, la maison commune dont nous devons prendre soin par amour pour les personnes d'aujourd'hui et de demain. Plus particulièrement, le Pape nous invite en ces années à approfondir notre conscience et notre expérience de la nature synodale de l'Église ; c'est aussi la meilleure façon d'avancer dans le temps que nous vivons de manière fructueuse et utile pour nous-mêmes, pour l'Église et le monde. La synodalité, le fait de marcher ensemble, est pour nous et pour tous la manière ecclésiale et sûre d'avancer à la suite de Jésus-Christ, et donc d'être certains que le chemin est le bon, même s'il nous semble souvent que nous « traversons les ravins de la mort » (cf. Ps 22,4).

Le 13 juin dernier, j'ai rencontré le Saint-Père en audience privée et, après lui avoir parlé du chemin que l'Ordre a parcouru ces dernières années, je lui ai dit en résumé : « Nous avons tous de la peine à marcher mais nous marchons davantage ensemble. » Le Pape a répondu : « Je me souviens d'un dicton africain : si tu veux marcher vite, marche seul ; mais si tu veux marcher en sécurité, marche avec d'autres. »

Eh bien, je pense qu'à l'heure actuelle, il nous est demandé de réapprendre de saint Benoît et de nos pères et mères dans la vocation monastique à marcher ensemble, à marcher vraiment ensemble, même si cela implique un sacrifice de nous-mêmes, de notre façon de nous voir, de considérer la vie et aussi la vocation elle-même. Car je dois dire que je vois croître dans nos communautés, parfois même et surtout chez les plus jeunes, un étrange individualisme dans la manière de regarder et de vivre la vocation, les vœux, la communauté, dans la conception même de la sainteté, c'est-à-dire de la plénitude de vie à laquelle nous sommes appelés. Je comprends que nous avons besoin d'approfondir le sens de la vie comme vocation, et le sens de la

vocation comme mission, la tâche que le Seigneur confie à chacun de nous pour la vitalité de l'Église et le salut du monde. Il devient de plus en plus clair pour moi que nous ne pouvons pas vraiment marcher ensemble si nous ne disons pas personnellement oui à l'appel du Seigneur à le suivre sur le chemin qu'il ouvre devant nous. Nous ne pouvons pas suivre le Christ seuls, mais nous ne pouvons pas non plus marcher ensemble à sa suite sans faire un saut dans la perception et la conscience que nous avons de notre « moi », un saut qui implique un renoncement à ce qui, en nous, s'oppose au chemin du Christ, à sa vie à laquelle il nous demande de nous conformer, afin qu'il puisse vivre en nous.

Saint Paul écrit aux Galates : « Avec le Christ, je suis crucifié. Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. Ce que je vis aujourd'hui dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi. » (Ga 2,19-20)

« Ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. » Qu'est-ce que cela signifie ? Quel saut de conscience et de vie est demandé à chacun de nous pour passer de notre vie à la vie du Christ en nous ? C'est certainement le but des vœux de notre profession monastique, que ce soit tels que saint Benoît les formule – obéissance, *conversatio morum* et stabilité – ou tels qu'ils ont été formulés plus tard – obéissance, pauvreté et chasteté. C'est toujours un choix de notre liberté qui implique une nouvelle manière de concevoir notre personne, notre être et notre marche avec les autres.

Ce que je souhaite maintenant, conscient du besoin de vie nouvelle dans nos personnes et nos communautés, c'est approfondir notre intelligence des vœux pour vivre une véritable synodalité dans l'Église et au service de l'Église en ce moment dramatique de l'histoire. Je me rends compte que si nous ne prenons pas conscience de cela, nous risquons de vivre la fragilité actuelle de nos Ordres comme une fin inutile qui ne témoigne pas du mystère de Pâques, c'est-à-dire de la possibilité de ressusciter même si nous mourons.

En fait, je suis de plus en plus convaincu que dans l'Église d'aujourd'hui, plus qu'une crise numérique *des vocations*, il y a une crise *de la vocation* en tant que telle, une crise de la manière de concevoir la vocation à suivre le Christ. Et cela vaut pour n'importe quelle forme de vocation dans laquelle Jésus appelle à le suivre. Les laïcs aussi sont assujettis à cette crise de la vocation, à la difficulté de comprendre et de vivre leur vocation de baptisés et de confirmés et en particulier la vocation au mariage.

Les communautés qui ont plus de vocations ne sont pas à l'abri de cette crise. Au contraire ! Parfois, ce sont précisément les communautés les plus nombreuses qui négligent le plus facilement de cultiver le sens profond de la vocation dans l'idée qu'il suffit d'être nombreux pour être vivants et féconds pour le Christ. Le problème n'est pas d'avoir peu ou beaucoup de vocations. L'important est de cultiver et d'entretenir le sens de la vocation chrétienne et monastique telle que le Christ nous demande de la vivre en Le suivant et en nous identifiant à sa vie.